

DU COMMANDANT ESPÉRANDIEU AU MUSÉE DE LA ROMANITÉ

Michèle PALLIER, membre résidant

Monsieur le Préfet
 Madame la Ministre
 Madame la Députée,
 Madame la représentante de la Présidente du Conseil Régional
 Monsieur le représentant de Monsieur le Sénateur-Maire
 Monsieur le représentant de Monsieur le Président de Nîmes-Métropole
 Monsieur le Premier Président de la Cour d'Appel
 Monsieur le Procureur Général
 Colonel,
 Monseigneur,
 Monsieur le représentant de Monsieur le Bâtonnier de l'Ordre des Avocats
 Monsieur le Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier
 Messieurs les Présidents des Académies Cévenole, de Lascours, et des Hauts-Cantons
 Monsieur le Président
 Monsieur le Secrétaire perpétuel
 Mesdames et Messieurs les Académiciens
 Mesdames et Messieurs

Au moment où, grâce au futur musée de la Romanité, va pouvoir être mise en valeur, une des plus importantes collections archéologiques de France et même d'Europe, il convient de rappeler la mémoire d'un des plus prestigieux membres de notre Compagnie, qui, reçu à l'Académie en 1919, en fut le président en 1932, le commandant Espérandieu (1857-1939), militaire-archéologue, tel qu'il se définit lui-même, et "*l'une des figures les plus marquantes de l'archéologie gallo-romaine entre le milieu du XIX^e siècle et la veille de la Première Guerre Mondiale*".

Son œuvre majeure est le *Recueil Général des Bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule Romaine*, comportant onze volumes et sept mille huit cent dix huit notices, rédigées par lui-même, illustrées de plusieurs milliers de clichés, tirés aussi par lui-même, à partir de quatre mille plaques de verre, et parus entre 1907 et 1938. Dans le premier volume, le patrimoine nîmois fait l'objet de soixante-huit notices.

Communément nommé "*l'Espérandieu*", cette monumentale enquête, connue dans tous les milieux universitaires et académiques, fait depuis 2003, date de la parution du premier volume, l'objet d'une refonte sous la direction de M. Henri LAVAGNE, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, plus spécialement chargé de réunir toutes les sculptures trouvées dans notre ville. Dans la collection appelée "*Le Nouvel Espérandieu*", elles feront l'objet d'un volume comprenant plus de quatre cents numéros.

Avec ce "*Nouvel Espérandieu*", se trouve reconnues l'intelligence et la persévérance de ce travailleur acharné, que notre éminent confrère Bernard Latzarus nommait "*le Prince de*

l'Epigraphie", qui, animé d'une double passion, réussit à mener de front, entre les deux guerres (1870-1914), sa double carrière d'officier Saint-Cyrien et d'archéologue, jusqu'à devenir membre de l'Institut, de tant de Sociétés savantes en France et à l'étranger, et commandeur de la Légion d'Honneur, mais qui, malgré l'œuvre accomplie, peina à se faire reconnaître par la communauté scientifique, dont il n'avait pas suivi le cursus classique, agrégation, Ecole de Rome ou d'Athènes, et fut longtemps à la recherche de légitimité. Le plus admirable est qu'il ait pu concilier les devoirs de sa carrière militaire et une intense activité de recherches et de publications. Sans doute, fut-ce rendu possible par des affectations administratives, qui lui laissaient assez de liberté pour relever les inscriptions locales ou les bas-reliefs et publier minutieusement ses observations, mais qui ne favorisèrent pas son avancement.

La vie et l'œuvre du commandant Espérandieu sont très documentées, car il conservait, outre les correspondances militaires, privées ou archéologiques, des documents de toutes sortes, étonnamment préservés malgré ses nombreux déménagements, et dont le classement, soixante-dix ans après sa mort, est encore en cours.

Il naît le 11 octobre 1857 à Saint-Hippolyte-de-Caton, petit village de 250 âmes, situé entre Uzège et Cévennes, et où dominent les champs, l'olivier et la vigne, et, aujourd'hui encore, une ancienne magnanerie, vestige de l'éducation du ver à soie.

Dans ses "*Souvenirs*", rédigés dans quatre cahiers d'écoliers, conservés au Palais du Roure, à Avignon, il s'étend longuement sur son enfance et la figure de son père, témoignant ainsi, non seulement de son attachement à son pays natal, mais aussi de l'originalité d'un parcours exceptionnel, qui fera d'un petit écolier cévenol, un officier et un archéologue à l'œuvre exemplaire.

Son père, Jules César, est né en 1828, à quelques kilomètres de là, à Serviers, dans une vieille famille protestante, dont il n'héritera que de moutons, sur quelques hectares de terre. Il vient s'installer à Saint-Hippolyte-de-Caton en 1856, un an avant la naissance de son fils Emile Jules, dans une maison située à l'extérieur du village.

Autodidacte, n'ayant jamais été à l'école, il écrit cependant avec talent, des brochures religieuses et des vers, mais c'est plus simplement, en traçant des lettres dans la cendre avec une buche, qu'il apprend à lire à son fils, qui connaît alors mieux le patois que le français. Parcours scolaire classique : après l'école communale de Saint-Hippolyte-de-Caton, puis celle d'Euzet, où le pasteur Jules Gardes lui apprend des rudiments de latin, seule approche qu'il aura de cette langue dans son cursus scolaire, il entre en 1869 au collège d'Alès, où il n'y a ni latin, ni grec. Il en sort avec le diplôme de l'enseignement secondaire spécial, mention Très Bien, mais diplôme à dominante scientifique qui prépare à la vie professionnelle, ce qui ne lui convient pas.

Sur les conseils du Principal du collège, le 20 décembre 1875, il s'engage au 17^e régiment d'Infanterie à Béziers pour faire son service militaire. Là, son chef de corps le pousse à reprendre ses études et, au prix d'un travail acharné, il passe son baccalauréat scientifique en 1877, à Montpellier, et se présente à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Bon en mathématique, mais nul en allemand et en gymnastique, il est reçu 326^e sur 365 en 1878, dans la Promotion des Zoulous, baptisée ainsi en l'honneur du Prince Impérial, tué dans le

Zoulouland, qui ne compte, note-t-il, qu'une vingtaine de protestants. Il insiste à plusieurs reprises sur son appartenance au protestantisme, car il y voit, à tort ou à raison, un des motifs qui nuisent à son avancement. Mais il est plus discret sur ses opinions politiques que sur ses convictions religieuses : dreyfusard, très isolé, "*il se taira*", selon son expression. Il en sort en 1880 sous-lieutenant, 13^e de sa promotion et choisit l'infanterie pour ne pas déplaire à son père, à défaut de l'infanterie de marine qu'il visait, avec l'espoir, comme beaucoup de jeunes officiers de sa génération, attirés par l'aventure coloniale, de partir outre-mer.

Cet espoir est réalisé, puisqu'il est affecté de 1881 à 1884, en Tunisie, où naît sa vocation d'archéologue et d'épigraphiste. Responsable d'un vaste territoire autour du Kef, ville de la Tunisie occidentale, près de la frontière algérienne, découvrant à chaque pas des inscriptions et des ruines romaines, il apprend l'arabe et crée des brigades topographiques pour lever une carte de la Tunisie, tandis que, excellent dessinateur, il s'emploie personnellement à faire des relevés des monuments et à recopier pas moins d'un millier d'inscriptions latines, qui font l'objet d'un rapport envoyé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous couvert du Ministère de la Guerre. Bien qu'il soit peu académique, ce rapport reçoit les félicitations de l'Institut, ce qui l'encourage à continuer ses fouilles et ses relevés épigraphiques.

Cette première affectation est fondatrice, elle détermine la suite de sa carrière. Les inscriptions latines, que les Pères Blancs, en Tunisie depuis 1875, vont lui apprendre à déchiffrer, le font entrer dans le monde scientifique grâce aux publications qu'il n'hésite pas à envoyer à plusieurs savants éminents, historiens, épigraphistes, comme René Cagnat, Camille Jullian ou Salomon Reinach, dans le but de se faire connaître. Il n'hésite pas davantage à prendre contact avec le *Corpus inscriptionum latinarum* (CIL) du professeur Theodor Mommsen, rédigé en latin et publié par l'Académie des Sciences de Berlin-Brandebourg, ouvrage de référence pour l'épigraphie, pour faire insérer ses nouvelles inscriptions dans le tome consacré aux inscriptions latines d'Afrique romaine. Il apprend aussi à s'intégrer dans le réseau des sociétés ou académies locales, si nombreuses à cette époque, qui publient beaucoup et dont il faut savoir ménager les susceptibilités.

Revenu en métropole, au gré de ses mutations, Cholet, Béziers, Mont-Louis, fort du succès de *l'Épigraphie des environs du Kef*, publié en 1885, il est reçu comme membre titulaire des sociétés savantes de ces garnisons, relevant autour de chacun de ces sites les inscriptions latines qu'il a recensées et publiant dans leurs nombreuses revues.

Entre temps, en 1884, promu lieutenant, il épouse à Alès Marguerite Théron, qui meurt en 1935, et dont il aura une fille, Madeleine, qui meurt, elle, en 1918, de la grippe espagnole. Il est tellement discret sur sa vie privée qu'on ne sait pas si son épouse le suit dans ses différentes affectations. Il n'en parle jamais, et ce que l'on sait seulement, c'est qu'il se plaint de la modicité des soldes : "*189 FF par mois, une nounou coûtant 5 F*", note-t-il dans ses *Souvenirs*. La même année, il publie dans *la France Militaire*, une brève étude : *Le budget d'un sous-lieutenant*, où il plaide, chiffres à l'appui, la cause pénible des jeunes officiers sans fortune.

Nouvelle mutation, nouvelle mission : Emile Espérandieu est nommé professeur adjoint de géographie et de topographie à l'École d'Infanterie de Saint-Maixent, récemment créée, où il publie un *Cours de topographie élémentaire*, qui fait l'objet de quatre rééditions. Promu

capitaine en 1890, il reviendra comme professeur et publiera un *Cours de géographie*, tout en faisant paraître plus d'une vingtaine d'articles dans la *Revue Poitevine et Saintongeaise*.

Entre temps, en 1887, il a préparé l'Ecole Supérieure de Guerre. Brillamment reçu à l'écrit, il est collé à l'oral, avec cette note rédhitoire : "*Ayant des tendances beaucoup trop prononcées à s'occuper de questions qui en rien n'intéresse l'armée*". En résumé, Emile Espérandieu est trop archéologue pour les militaires et trop militaire pour les archéologues.

Après cet échec, il va se consacrer davantage à sa seconde carrière, explorant le Poitou et la Saintonge, très riches en inscriptions et en monuments remarquables.

De 1891 à 1894, il est en Corse, où, en dehors de ses fonctions, il prospecte les sites, écrit sur les inscriptions antiques, recopie des dossiers du XVIII^e sur des fouilles pratiquées en Corse et publie sur le sujet très spécialisé des "*Cachets d'oculistes gallo-romains*", qui, paraissant en 1894, sous forme de monographie, puis dans le tome XIII du CIL, sera un de ses sujets d'étude privilégiés, mais aussi un sujet de polémique avec ses collègues archéologues. Défendus par Salomon Reinach, ces travaux sont publiés dans des revues de premier plan comme les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* ou le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*.

Un événement malheureux va le conforter dans ses choix : lors de son séjour en Corse, il contracte une angine grave, qui le laisse frappé d'une surdité sévère, ce qui explique le caractère solitaire et un peu difficile qu'on lui reconnaîtra et compromet définitivement son avancement : il sera quand même promu chef de bataillon, mais ne va plus occuper que des fonctions administratives à Paris, à la direction de la *Revue du Cercle Militaire* et à la section historique de l'EMA, jusqu'à ce que, placé hors cadre en 1910, il soit admis à la retraite en 1913. Par patriotisme, il demandera à être réintégré pendant la Grande Guerre et sera nommé Inspecteur des sursis du VIII^e Corps d'Armée, à Bourges, avant de retourner définitivement, en 1919, à ses études archéologiques.

Il avait été nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1901, statut auquel il pouvait prétendre par sa connaissance de l'épigraphie et la qualité exceptionnelle de la centaine de publications qu'il avait déjà faites, et qui lui confère la légitimité à laquelle il aspire, tandis qu'il est promu chef de bataillon en 1905. C'est l'année où "*le ministère de l'Instruction publique ordonne, sur la proposition de la Commission des Musées, la publication du Recueil général des bas-reliefs de la Gaule par Emile Espérandieu, correspondant de l'Institut, membre non résidant du CTHS*", Salomon Reinach, un de ses plus grands défenseurs, membre de l'Institut et du CTHS, étant commissaire responsable de la publication. Emile Espérandieu va consacrer trente ans de sa vie, à ce Recueil qui deviendra, à partir du tome III, en 1910, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule Romaine*.

Le commandant Espérandieu va suivre scrupuleusement la lettre de mission : description de l'objet, origine et références bibliographiques courtes, photographie ou dessin, si l'objet est impossible à photographier.

Il va activer le réseau de ses correspondants, les musées de province et toutes les personnes privées qui peuvent l'aider à réaliser cet inventaire. La liste est longue si l'on se réfère aux remerciements qui figurent en tête de chaque volume. Mais c'est à lui seul que revient l'immense mérite d'avoir sillonné la France jusqu'au limes, pour prendre avec sa lourde chambre noire

photographique, achetée à ses frais, et les non moins lourdes boîtes de plaques de verre, les milliers de clichés qui illustreront le recueil, auxquels s'ajouteront ceux qui lui seront envoyés par des amateurs ou des professionnels.

Commencée en 1908, la réalisation de ce corpus se heurta à de nombreux obstacles, tant pour les photographies, souvent très difficile à prendre, que pour l'impression, faute de financement. Mais cette œuvre fut généralement bien reçue, même si Emile Espérandieu, avec la modestie du chercheur, écrivait dans le tome X dédié à Salomon Reinach, en reconnaissance des encouragements qu'il lui avait prodigués, le 7 juin 1938, il a alors 81 ans : "*Je le ferai autrement si j'avais à le recommencer et si je m'en sentais le courage. Mais tel qu'il est, j'ai la conviction rassurante de ne n'avoir pas peiné inutilement*".

En 1906, alors qu'il est détaché à la section historique de l'EMA, et que le premier volume du *Recueil* est sous presse, il est chargé par le CTHS, dont il sera élu membre en 1915, de l'exploration du site d'Alésia, qui avait fait l'objet de fouilles sous Napoléon III, et auquel il se voua avec passion .

Pendant deux ans, de 1906 à 1908, il dirigea le chantier ouvert par la Société des Sciences naturelles de Semur-en-Auxois, mais il dû les abandonner, non sans amertume, pour d'obscures querelles intestines avec cette Société, non sans donner au musée d'Alésia et au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye de nombreux objets et non sans publier de nombreux articles dans les *Bulletins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, du CTHS etc. Il publie, en 1910, un rapport sur les fouilles de la Croix-Saint-Charles au Mont-Auxois, où il avait ouvert son propre chantier, achetant des terrains, grâce à l'appui financier que sa sœur ne lui mesura jamais. Il poursuivra ses fouilles jusqu'en 1937, éditant lui-même un *Bulletin des fouilles d'Alise* de 1914 à 1917, en pleine guerre.

Figureront, sur son faire-part de décès, "*M. René Maillard et ses fils, fouilleurs d'Alesia*", témoignage de la part qu'ont prise dans sa carrière d'archéologue, ces fouilles d'Alésia.

Rendu à la vie civile le 5 avril 1919, de retour à Nîmes, il est élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au fauteuil du marquis de Vogüë, membre de l'Académie de Nîmes, et nommé conservateur des Musées archéologiques de Nîmes et des Monuments du Gard .

Tandis que la publication du *Recueil* se poursuit, le commandant Espérandieu, au sommet de sa carrière, se retrouve au milieu d'une pléiade d'érudits locaux, archéologues, archivistes, numismates, conservateurs de musée, comme Albert Eloy-Vincent (1868-1945), conservateur du Musée des Beaux-arts qui, plein d'esprit et de talent, croque ses confrères, ou Gaston Bouzanquet (1866-1937), qui cultive le culte de la renaissance provençale. Ils vont donner naissance, en 1920, à l'Ecole antique, qui a le projet de faire "*de la science locale, domaine ouvert à quelques uns, une richesse commune à tous*" et à laquelle il va apporter son érudition et sa pratique de l'enseignement, manifestant clairement sa volonté d'éducation et de transmission.

Emile Espérandieu participe très activement aux sessions de l'Ecole antique, tant par des conférences : "*Les Jeux des Amphithéâtres romains*", "*Les civilisations préromaines dans le midi de la France*", que par des visites, où il commente les monuments avec érudition et passion.

Il publie, à la fois, des petites monographies sur "l'Amphithéâtre de Nîmes", "La Tour Magne" ou "La Maison Carrée", destinées aux touristes, et, des ouvrages de référence, le *Catalogue des Musées archéologiques de Nîmes*, le *Catalogue des Monnaies romaines des Musées archéologiques de Nîmes* et, en 1935, *les Mosaïques de Nîmes*.

On le retrouve à tous les étages de la vie culturelle, abordant tous les sujets, prononçant aussi bien le discours de la distribution des prix du Lycée de Garçons que celui du Lycée de Jeunes Filles. On pourra parler à son sujet "*d'apostolat régionaliste*"

A l'Académie de Nîmes, il fait deux communications sur "*L'Art de Terre chez les Gallo-Romains*" et "*la Villa des mystères à Pompéi*". Président au moment du 250^{ème} de sa fondation, mais de plus en plus handicapé par sa surdité, il doit faire lire les comptes-rendus des travaux de l'année par son confrère, le colonel Hugolen.

Il retrouve à l'Académie la plupart des érudits de l'Ecole Antique, dont Gaston Bouzanquet, qui avait été sous ses ordres, comme officier de réserve, à Bonifacio. A son contact, il découvre la Camargue et l'univers du taureau, et accepte d'écrire, en 1925, la préface du *Taureau Camargue*", bel ouvrage illustré des photographies prises par Gaston Bouzanquet, sur un texte écrit par Jeanne de Flandreysy, qu'il avait rencontrée par l'intermédiaire de son père, Etienne Mellier, archéologue, hommes de lettres et éditeur à Valence (Drome).

Cette très jolie femme, brillante et séduisante, née en 1874, veuve d'un improbable lord écossais, avait animé un salon littéraire à Paris et publié avec son père, sous la direction de Jules Charles-Roux, armateur, écrivain et mécène, défenseur de l'identité provençale, une série de livres consacrée à la Provence. Elle partage la passion du mécène pour Mistral, qui lui fait rencontrer Folco de Baroncelli.

En 1910, l'hôtel de Baroncelli-Javon, appelé Palais du Roure au XIX^o siècle, à Avignon, est à vendre. Jeanne de Flandreysy l'achète et se lance dans ce qui sera l'œuvre de sa vie : "*Faire du Palais du Roure un lieu de rencontre des peuples latins et de leur culture*".

En 1935, le commandant Espérandieu perd sa femme, se retrouve seul avec une imposante bibliothèque et des archives considérables. Se pose alors le problème de leur conservation et de leur transmission. Il lègue alors à Jeanne de Flandreysy, en mémoire de son vieil ami Etienne Mellier, sa bibliothèque et ses archives.

L'année suivante, le 8 septembre 1936, jour anniversaire de la naissance de Mistral, le commandant Espérandieu épousait à Alise-Sainte-Reine, à l'emplacement de la ville gallo-romaine d'Alésia, Jeanne de Flandreysy, qui devait créer la Fondation qui porte leur nom et dont elle fit don, en 1944, à la ville d'Avignon.

Après avoir fêté son jubilé en famille, à Saint-Hippolyte-de-Caton, en 1938, il s'éteint à Avignon le 14 mars 1939 et est enseveli dans le parc de sa propriété familiale. Jeanne de Flandreysy s'éteindra, elle, en 1959, et sera ensevelie à Valence.

Commandeur de la Légion d'Honneur, titulaire de nombreuses décorations et distinctions étrangères, Citoyen d'Honneur d'Alésia, il n'avait pas assisté, en 1937, à l'érection de son buste, dû au ciseau du sculpteur André Méric, qui se trouve dans le jardin du musée archéologique.

Mais la vie du Recueil n'est pas terminée : Le préhistorien Raymond Lantier (1886-1980), successeur de Salomon Reinach au musée de Saint-Germain-en-Laye, et Paul-Marie Duval (1912-1997), professeur au Collège de France et membre de notre Compagnie, achèvent la série, dont un volume d'index est publié en 1981.

Mais, depuis cette date, les découvertes dans le domaine de la sculpture gallo-romaine, menées avec des moyens nouveaux, archéologie aérienne et sous-marine, ont été si nombreuses, et les publications de corpus devant répondre à un cahier des charges de plus en plus scientifique, la refonte de *l'Espérandieu*, collection prestigieuse unique de 10 000 sculptures, a paru indispensable. C'est naturellement l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui a conçu le projet appelé "*Nouvel Espérandieu*", confié à M. Henri LAVAGNE, membre de l'Institut, et au Centre Camille Jullian, laboratoire d'archéologie méditerranéenne et africaine de l'Université de Provence, qui ont rédigé les notices, l'accroissement constant des données donnant lieu à la création d'une base dénommée Nesp.

L'iconographie a été l'objet d'un traitement particulier : les plaques de verre d'Emile Espérandieu, conservées au Palais du Roure, à Avignon, et au Fort de Saint-Cyr, dans les Yvelines, qui avaient été faites dans des conditions souvent très inconfortables, ont pu être numérisées et intégrées dans une base de données.

A partir de ces données, a été mis en place un projet visant à les médiatiser et à permettre à un public diversifié d'accéder, par l'intermédiaire de technologies multimedia, au corpus.

Nouvel avatar de *l'Espérandieu*, ces données se retrouveront dans la muséographie très innovante du musée de la Romanité, où tous les objets identifiés par Emile Espérandieu seront exposés, et qui permettra au visiteur de se représenter visuellement l'aspect originel de ces objets archéologiques, dans une architecture "*presque fluide et diaphane*", suivant l'expression de l'architecte, Elizabeth de Portzamparc, la transparence du bâtiment permettant une communication permanente entre l'intérieur et l'extérieur.

Ce Musée répondra aux vœux du commandant Espérandieu, qui souhaitait rendre la science accessible à tous, dès le plus jeune âge, et écrivait, en 1925, dans la préface du guide sommaire du Musée Lapidaire de Nîmes :

"Je veux croire que mes concitoyens, dans l'ensemble mieux convaincus de la haute valeur documentaire de leurs monuments écrits, n'en aimeront leur ville que davantage et ne seront que plus fiers de son passé".